

Bolchevicks étaient grands, plus fortes s'élevaient les clameurs contre eux. Tandis que la presse bourgeoise louait le bon sens et la modération des autres partis elle réclamait la main de fer pour les Bolchevicks. Pendant que Babuska et Kerensky occupaient des appartements royaux au Palais d'Hiver, les Bolchevicks étaient jetés en prison.

Dans le passé tous les partis avaient souffert pour leurs principes. Maintenant, c'étaient les Bolchevicks qui souffraient. Ils étaient les martyrs du jour, leur prestige en fut augmenté. La persécution leur donna la prééminence. Les masses firent alors attention à la doctrine bolchevique et la trouvèrent singulièrement conforme à leurs propres désirs.

Mais ce n'est pas le sacrifice et l'enthousiasme des Bolchevicks qui, finalement, rangèrent les masses sous leurs drapeaux. Des alliés plus puissants travaillaient pour eux. Parmi ces alliés, la faim venait au premier rang. Une triple faim : le peuple avait faim de pain, de paix et de la terre. Dans les soviets ruraux s'élevait de nouveau l'ancien cri des paysans : « La terre appartient à Dieu et au peuple ». Les ouvriers laissaient la part de Dieu et criaient : « Les usines appartiennent aux ouvriers ».

Au front les soldats proclamaient : « La guerre appartient au diable. Nous n'en voulons pas, nous voulons la paix. »

Un grand ferment soulevait les masses. Sous son action, elles formèrent des Comités de la terre, Comités des usines, Comités du front. Sous son action, elles parlèrent et la Russie devint une nation de cent millions d'orateurs ; sous son action, elles se livrèrent dans les rues à de formidables manifestations.

## CHAPITRE II

### PÉTROGRAD MANIFESTE

Il y eut pendant le printemps et l'été de 1917 une série de manifestations. En ce genre de choses, la Russie avait toujours excellé. Maintenant les processions étaient plus longues, elles n'étaient plus conduites par des prêtres, mais par le peuple ; les drapeaux rouges avaient remplacé les icones et les chants révolutionnaires avaient remplacé les hymnes d'église.

Qui pourra oublier le Pétrograd du 1<sup>er</sup> juillet ; les soldats en gris et olive, les cavaliers en bleu et or, les marins des escadres en vareuse blanche, les ouvriers des filatures en blouse noire, les femmes en robes de toutes les couleurs parcouraient toutes les grandes artères de la cité. Sur chaque manifestant, une banderole, une fleur, un ruban rouge, des mouchoirs rouges autour de la tête des femmes, des *rubashkas* sur les hommes. Au-dessus, comme une écume rouge, étincelaient et frémisssaient des centaines de drapeaux rouges.

Tout en s'écoulant, ce fleuve humain chantait.

Trois ans auparavant, j'avais vu la machine de guerre allemande descendre la vallée de la Meuse, en marche vers Paris. Les coteaux renvoyaient l'écho des dix mille voix